Zeitschrift: Études pédagogiques : annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 45/1954 (1954)

Artikel: Nova et Vetera ou l'évolution homogène des humanités
Autor: Michelet, Marcel
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-114234

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Nova et Vetera
ou l'évolution homogène des humanités

Pour devenir chaque jour ce qu'il est, tout organisme vivant suit un rythme d'assimilation et de désassimilation. Le corps de l'homme ou de l'animal n'est pas la somme de ce qu'il mange et boit, il n'est pas non plus un recommencement absolu. Chaque gramme de nourriture lui a laissé quelque chose non seulement en ordre additionnel et quantitatif mais en ordre de transformation et d'accroissement substantiels.

Cette loi entraîne celle du choix. Tous les aliments ne sont pas nécessaires à l'accomplissement physiologique du corps, mais le corps ne peut pas vivre non plus « sur la base d'un seul aliment, comme le rêvait Hippocrate, ni d'une seule sorte de combustible, comme la machine »[1]. Les biologistes ont calculé que « près de quarante principes essentiels sont indispensables au parfait équilibre nutritif de l'organisme »[2].

Comparaison n'est pas raison, cependant nous devons retrouver certaines lois analogues sur le plan de la vie spirituelle. Il doit exister non seulement un parfait équilibre de l'homme total, mais un idéal de perfection humaine qui se cherche. Mais si les biologistes peuvent déterminer avec une certaine précision les conditions d'équilibre d'un organisme, il n'en va pas de même pour déterminer pratiquement et empiriquement la nature de l'homme. La donnée de la Révélation selon laquelle l'homme est une nature raisonnable composée d'un corps et d'une âme et créée à l'image de Dieu, outre qu'elle n'est ni connue ni acceptée universellement, ne brille pas sans obscurité. Qu'est-ce que cette image de Dieu ? Elle se réduit le plus souvent à l'image que chaque génération se fait de l'homme. Une image changeante. Chrémès curieux de ce qui tourmente son voisin se déclare en cela un homme :

Homo sum, humani nil a me alienum puto[3]

Mais il y a loin de là jusqu'à cette perfection que chante Sophocle dans un chœur d'*Antigone :*

[1] JOSUÉ DE CASTRO : *La Géopolitique de la Faim.* Les Editions Ouvrières, Paris 1953.
[2] *Ibidem.*
[3] Je suis homme, rien de ce qui est humain ne me laisse indifférent. TÉRENCE : *L'Heauton Timoroumenos.*

Innombrables sont les merveilles du monde, mais la plus grande merveille, c'est l'homme.

Il sillonne la mer moutonnante quand souffle la tempête, il passe au creux des houles tonnantes.

Une année après l'autre, un sillon après l'autre, il tourne et retourne la terre inépuisable au pas de ses chevaux sous la charrue qui va et vient.

Esprit plein de ruse, il capture les oiseaux à la tête légère et les bêtes sauvages et la faune marine ;

il prend à ses pièges les animaux errants par les prairies des montagnes ;

il empoigne les chevaux à la crinière et les courbe sous le collier, il dompte le taureau dans le plein de sa force.

Il s'est enseigné à lui-même le langage, et les hautes pensées où souffle l'esprit, et les lois et les mœurs.

Il apprend à fuir les rigueurs de l'air, les gelées hostiles, les flèches de la pluie ;

comprenant tout, jamais pris de court, il va son chemin ; à des maux sans espoir il a trouvé remède.

Seule la Mort ne le manquera pas... [1]

Il y a plus loin encore de là jusqu'à l'homme accompli du XXe siècle, jusqu'à ce formidable spécialiste atomique en face duquel je me demande si l'humaniste traditionnel ne doit pas raisonnablement se sentir en état d'infériorité. Et si ce n'est pas ne rien dire que de définir l'éducation : l'art d'élever le fils de l'homme à la dignité d'homme. Henri Marrou la définit : la technique collective par laquelle une société initie sa jeune génération aux valeurs qui caractérisent la vie de sa civilisation. Cette formule nous semble pauvre : l'éducation ravalée au rang de technique, les valeurs humaines réduites à celles d'une civilisation particulière. Nous sommes bien obligés pourtant de l'accepter ; l'homme parfait, universel, accompli, n'existe pas et ne naîtra jamais. Les valeurs humaines ne s'actualisent que dans une civilisation donnée. De même qu'un arbre n'est arbre que pommier ou poirier, un homme n'est homme qu'Européen, Américain ou Chinois et il ne dépend pas davantage de lui qu'il vive en un siècle plutôt qu'en un autre. Chercher une culture uniforme à l'échelle même du monde équivaudrait à unifier tous les plants de vigne en les greffant les uns sur les autres et escomptant de cette opération un vin supérieur orné de toutes les qualités, exempt de tous les défauts. Pourtant, cette détermination naturelle ne doit pas devenir un exclusivisme. L'éducation ne doit pas se couper du temps et de l'espace. Le Grec était un type d'humanité dont nous pouvons conserver les valeurs essentielles sans redevenir des Grecs. On rencontre des Esquimaux dont l'humanité ne le cède en rien à celle des plus hautes civilisations : elle peut nous enrichir sans faire de nous des Esquimaux.

[1] SOPHOCLE : *Antigone.*

Réduisons le débat aux dimensions du temps. Que nous le voulions ou non, notre civilisation occidentale est au confluent des courants grec, romain et judéo-chrétien, dont les sources continuent de nous alimenter. Faut-il, pour devenir nous-mêmes, renier les anciens ? Assurément la question n'a rien de neuf et elle ressemble davantage à un champ de bataille qu'à un champ de blé.

Les bouleversements de l'histoire entraînent chaque fois, dans le domaine de la culture, une option. Pauvres de lettres, les Romains résistèrent cependant à l'influence culturelle des Grecs. Rétrospectivement, le plus fin des Romains, Virgile, mettait un certain orgueil à répudier ce qu'il avait reçu quand il chantait la réponse d'Anchise à Enée :

Excudent alii spirantia mollius aera,
Credo equidem, vivos ducent de marmore vultus,
Orabunt causas melius, coelique meatus
Describent radio et surgentia sidera dicent :
Tu regere imperio populos, Romane, memento :
Haec erunt tibi artes... [1]

Conception héroïque, mais peu spirituelle de l'homme et des humanités ! Virgile semble jeter par-dessus bord comme un lest encombrant et les arts plastiques et la littérature et la science. Le bon *vilicus*, le fermier modèle de Caton devenu conquérant et administrateur, voilà l'homme ! Caton se contentait de moins et se croyait pleinement homme en faisant de l'agronomie. Cependant l'arbre latin plongeait ses racines, on ne l'empêchait pas de puiser sa sève où il la trouvait. Caton lui-même se rend et, sur ses vieux jours, apprend assez de grec pour lire passionnément Démosthène. « Un homme, avec tout le talent qu'on puisse lui supposer, ne saurait contrebalancer victorieusement les forces mystérieuses qui poussent un peuple à l'achèvement de son destin. » [2]

Le Romain, heureusement, n'est donc pas resté ce que voulait le vieux Caton et, dans le temps même où Virgile lui assignait une destinée si positive, si réaliste, il avait reçu des Grecs le sens de l'éloquence, de la logique, des lois du *logos*. Virgile, Horace, Ovide, suffisent à démentir cette assertion courante que les Romains seraient incapables d'une activité désintéressée de l'esprit. Les Eglogues de Virgile, les Odes d'Horace, même certains poèmes élégiaques de Catulle, Tibulle, Properce et d'autres *poetae minores*, manifestent un sens de l'art et

[1] D'autres, je le crois, sauront mieux animer l'airain et tirer du marbre des visages vivants, sauront mieux plaider, mieux mesurer au compas les mouvements des cieux et le cours des astres : ton affaire à toi, Romain, ta civilisation propre, c'est d'imposer aux peuples ta puissance. VIRGILE : *Enéide*, Chant VI.

[2] BERTHAUT et GEORGIN : *Histoire de la littérature latine.*

de la beauté. Dans l'architecture non plus, tout ne vise pas uniquement au solide et à l'utile. Il y a certainement quelque différence de cet ordre entre le style des aqueducs romains, du théâtre d'Ostie, voire du trop colossal Colisée d'une part, et l'Empire State Building ou les abattoirs de Chicago.

Certains esprits mathématiques ont prétendu que les Romains n'ont rien fait de bon dans le domaine de l'esprit parce qu'ils multipliaient moins rapidement que nous 357 par 962. Evidemment ils ne connaissaient pas nos machines à calculer, ils ne pensaient pas que la science du nombre est toujours l'essentiel d'une civilisation, du moins pour autant que cette science s'exprime en formules abstraites. Ils ne furent aucunement rebelles à l'intuition des rapports informulés qui ordonnent toute poésie, toute architecture, toute œuvre belle.

Autre accusation, plus grave : « Le Latin ne s'insurge pas contre le destin comme le Grec, il ne se plie pas à son approche comme l'Arabe, mais il s'efforce de passer un contrat avec lui : et c'est cette forme de servilité qui est au fond de la nocivité du latin, car elle ne conduit ni à la révolte ni au renoncement, elle est essentiellement immorale. » Entre le refus hautain de Prométhée ou la divine fermeté d'Antigone ou la furieuse opiniâtreté d'Electre et le *Mektoub* tristement résigné des Arabes, les Romains suivent effectivement une autre voie, mais qui n'est pas du tout un contrat avec le destin ni une forme de servilité indigne de l'homme. Le *Carpe diem* et le *Nil mirari*[1] d'Horace nous établissent dans un à mi-côte non dépourvu de sagesse. Quant à l'obéissance filiale d'Enée non pas au destin mais aux dieux, marquée en des formules comme *Ego poscor Olympo, Cede deo, fatis huc te poscentibus affers*[2], seul peut l'appeler une attitude immorale celui qui ne voit de morale que dans la révolte ou la démesure, aboutissant l'une et l'autre au suicide. Cette soumission aux lois de la nature, cette docilité religieuse aux forces obscures du destin, c'est-à-dire à la volonté d'un Dieu qu'on ne connaît pas encore, je douterais bien qu'elles ne représentent pas des valeurs humaines authentiques, au même titre :

Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge

et qui est, selon Baudelaire,

... le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité.

S'il est trop humain de refuser la condition humaine, il est peut-être aussi humain de savoir l'accepter humblement et de ne rugir ni devant la vie ni devant la mort. Combien émouvante, combien douloureusement humaine la mort de Cicéron ordonnant à ses esclaves de déposer

[1] Saisis l'instant présent. Ne t'étonne de rien. (HORACE).
[2] Le ciel me réclame. Cède au dieu. Tu obéis aux destins qui t'appellent.

sa litière sur le chemin et de *quietos pati quod sors iniqua jussisset* ![1] Voilà, entre beaucoup, certaines valeurs de civilisation dans ce monde romain où quelques-uns ne voudraient voir que « fadaises, mensonges, pauvretés et fourberies ». Je ne pense pas que l'humanité mourrait d'inanition si l'on supprimait la culture latine de ses nourritures intellectuelles et morales ; j'imagine cependant qu'elle n'en sortirait ni meilleure ni plus belle.

Sur la fin du paganisme, du IIe au IVe siècle, les chrétiens se trouvèrent précisément en face de ce choix. La Révélation déplaçait singulièrement la notion de personnalité. L'homme n'était plus le jouet de forces occultes ni de divinités passionnées ou jalouses, mais l'enfant de Dieu. La Bible fournissait sur l'instruction, l'éducation, l'école, des principes entièrement théocentriques, où l'on se demandait ce que viendraient faire les disciplines des humanités gréco-latines. On pouvait croire — et certains éducateurs chrétiens fervents se scandalisent qu'ils ne l'aient pas fait — que les chrétiens des premiers siècles rejetteraient en bloc toute la sagesse culturelle des Grecs et des Romains, dont saint Paul avait dit qu'elle était folie aux yeux de Dieu. Au contraire, ils crurent si peu devoir s'en passer que les deux Apollinaires, père et fils, succombèrent à la fantaisie d'accommoder la Bible à la sauce de la rhétorique latine. « Le père traduisit en vers la Bible ; il composa un poème épique de vingt-quatre chants avec les événements qui vont jusqu'au règne de Saül ; du reste, il fit des tragédies sur le modèle d'Euripide, des comédies à la façon de Ménandre, des odes imitées de Pindare. Le fils mit les Evangiles et les écrits des apôtres en dialogues qui reproduisent ceux de Platon. »[2]

Nous n'allons pas qualifier cette erreur de sublime ; elle signifie simplement que les chrétiens, qui pouvaient se laisser tenter par une formule de *l'homme fils de Dieu*, ont senti confusément que ce fils de Dieu s'enracinait dans le temporel et, en lui donnant de l'air et du soleil, ils n'ont pas jugé utile de lui couper les racines. L'*homme et rien que l'homme*, semblaient dire les anciens. L'*homme et tout l'homme*, *Nova et vetera*, reprennent les chrétiens en s'avisant que, pour n'être pas incapable de Dieu, l'homme reste avant tout tributaire de l'humain. C'est ainsi qu'ils ont continué de fréquenter les écoles classiques traditionnelles et qu'en dépit du tenace préjugé qui les veut partisans de l'ignorance, des esprits comme Tertullien, saint Cyprien, Arnobe, étaient largement familiarisés avec la culture profane.

« Aujourd'hui encore, écrivait Gaston Boissier, c'est presque un lieu commun de soutenir que l'Eglise a détruit l'ancienne littérature et l'on ne paraît pas douter que les ténèbres du moyen âge ne soient

[1] Souffrir en silence l'arrêt d'un cruel destin. TITE LIVE : fragments.

[2] Voir GASTON BOISSIER : *La fin du paganisme*, I., p. 204, où il cite Socrate, Hist. Eccl. III, 16 et Sozomène V, 8.

son œuvre. » Dans un autre camp et pour des raisons également préconçues, on accuse l'Eglise d'avoir « copié, copié, copié » et conservé ainsi les funestes reliques de la littérature latine. Rendre le christianisme responsable, selon la mentalité, soit de la décadence soit de la conservation des lettres latines, sont deux positions aussi injustes l'une que l'autre. En vérité, les écrivains chrétiens ont conservé l'ancienne langue latine sans la mettre en conserve, comme nous gardons un être vivant, en respectant les lois de l'évolution et de la croissance. Ils ne pouvaient préserver dans sa pureté une langue appelée à traduire des réalités nouvelles. Ils y ont introduit le vocabulaire biblique des réalités spirituelles, enrichi l'apport grec de termes philosophiques.

Et quand la dislocation de l'Empire fut consommée, que des envahisseurs sans liens politiques ni culturels eurent occupé les diverses parties de son territoire, la langue même, base de l'unité de culture, se morcela, ce que constate déjà saint Jérôme : « *Cum et ipsa latinitas et regionibus mutetur et tempore.* » [1] Les études classiques s'affaiblirent et cette fois l'Eglise est responsable d'avoir conservé artificiellement, comme langue liturgique, un latin dont elle a plus ou moins bloqué l'évolution. Responsable également, par ses moines, d'avoir copié, copié... Mais, ce qu'on paraît oublier, non moins responsable d'avoir, par ses philosophes et mathématiciens, accueilli, nourri, perfectionné la culture arabe. Elle adopta avec reconnaissance ses chiffres importés de l'Inde, qui lui permettaient enfin de multiplier rapidement 357 par 962 ; elle n'a pas spécialement combattu l'alchimie, ni l'alcool, ni la pierre philosophale, ni les cuirs de Cordoue, ni les armes de Tolède et de Damas, ni les mousselines de Mossoul, ni malheureusement la poudre à canon ; elle a tiré un meilleur parti de la boussole, du papier, de l'architecture et de ses arabesques. Et si la langue de Mahomet n'a pu supplanter celle qui, du latin, évoluait alors vers le roman, elle a laissé assez de mots, depuis l'*azur* jusqu'au *tarif*, pour enrichir les rimes bizarres de Victor Hugo, le jargon militaire et les formules de l'administration. Une fois de plus, la civilisation occidentale, sans tuer les valeurs humaines que portait son propre courant, sans se gaver non plus de nourritures étrangères, accueillait les apports essentiels de l'affluent nouveau, opérait dans la surabondance un triage et une synthèse : elle suivait les lois élémentaires de toute vie.

Il est vrai que du XIe au XVIe siècle, « toute culture demeurera fondamentalement religieuse » ; que « le personnel de l'enseignement et des lettres sera presque entièrement d'église » ; mais n'oublions pas deux choses qui confirment la loi de conservation et d'évolution : que « l'Eglise travailla à la sauvegarde de l'esprit en faisant de

[1] La latinité elle-même se diversifie dans le temps et l'espace. Voir BOURCIEZ : *Eléments de linguistique romane*, p. 131.

la foi le soubassement de la culture et de la pensée », et que ces valeurs d'intelligence qu'elle a sauvées du désastre sans en revendiquer le monopole, « elle va leur procurer un magnifique développement »[1].

Ajoutons, pour qui la taxerait d'ignorance parce que trop peu scientifique, que le *quadrivium* comprenait l'arithmétique, la géométrie l'astronomie et la musique. « Rien de plus absurde que l'image trop souvent reprise d'une pensée en stagnation, figée dans la soumission aux impératifs de l'Eglise, terrorisée par la peur de l'Inquisition, timide devant ses propres exigences[2]. » C'est l'Eglise qui adopte ce qu'a de valable la civilisation arabe et, par elle, les Grecs oubliés ; elle encore qui, tout en conservant et renouvelant le latin dans des poèmes comme le *Dies irae* et le *Stabat Mater*, donne l'impulsion aux langues vulgaires, crée les langues modernes, retient Platon et Virgile, prépare Dante et Chrétien de Troyes. *Nova et vetera.* L'ancien et le nouveau.

Il arrive qu'un organisme d'ailleurs bien portant éprouve une lassitude et commence à dépérir sans qu'on puisse déterminer la cause de son mal. Un médecin déclare sous-alimentation ou surmenage et fait administrer à fortes doses, sous forme de vitamines A, B, C... les éléments que cet organisme réclamait confusément, qu'il absorbait avec sa nourriture normale mais pas dans les proportions voulues.

Serait-ce un phénomène spirituel analogue qui détermine aux XVe et XVIe siècles cette fringale de culture antique baptisée du beau nom de Renaissance ? En tout cas, on se sent revivre, on traduit avec enthousiasme Aristote, Tite-Live, Xénophon et cent autres auteurs que les moines, en silence, avaient copiés, copiés... Et comme il arrive, la mode des vitamines en comprimés fait perdre le goût des aliments naturels. On quitte l'état de langueur pour un équilibre instable, artificiel.

Entre la culture ancienne qui paraît nouvelle et la foi qui semble faire vieux jeu, entre les audaces de la pensée moderne et la timidité traditionnelle, Saint François de Sales réussit heureusement une synthèse : l'*homme et tout l'homme.* Mais bientôt Descartes élimine le mystère et s'appuie sur la raison seule, faisant de l'évidence l'unique règle du vrai : *l'homme et rien que l'homme.* Après un nouveau moment d'équilibre classique, la raison continue seule, mais en évacuant cette fois les anciens au profit des sciences glorieuses, des initiatives politiques et sociales, en un mot, du monde moderne. Une fois de plus, l'Encyclopédie coupe les racines pour mieux développer les branches. Depuis, la bataille livrée se poursuit avec des succès divers et nous nous trouvons, semble-t-il, au plus fort de la mêlée. L'armée des assaillants grossit de jour en jour ; aux effectifs de l'*homo scientificus* s'a-

[1] Voir DANIEL-ROPS : *L'Eglise de la cathédrale et de la Croisade*, pp. 380 et ss.
[2] Idem.

joutent les régiments de l'*homo technicus* et de l'*homo atomicus* dont chacun, évidemment, prétend bien être un homme complet, à l'exclusion de toutes les autres variétés. L'*homme et rien qu'une partie de l'homme.* Comment le titulaire d'une chaire du subjonctif aoriste second dans Thucydide, comment l'ingénieur diplômé d'une marque de moteur à réaction, comment le docteur en oto-rhino-laryngologie ne se croiraient-ils pas des hommes complets ? Quelle figure fait auprès d'eux, dans le monde moderne, l'humaniste du type traditionnel ? Le *vir bonus dicendi peritus* ? [1] L'*honnête homme* qui a des notions de tout et ne se pique de rien ? Pièce de musée, fossile, animal préhistorique ! S'il en était vraiment ainsi, il y aurait longtemps que la bataille serait terminée par la victoire inconditionnée des spécialistes, « ces nouveaux barbares, hommes sans cesse plus savants et sans cesse plus incultes » [2]. Non, les études classiques ne sont pas mortes, mais elles se trouvent, comme elles le furent à tous les carrefours de l'histoire, devant une option.

Toutes les guerres d'idéologies ont ceci de commun, que la partie victorieuse a contracté sans le vouloir les idées et les méthodes mêmes qu'elle combattait. En luttant contre la pseudo-civilisation des spécialistes, les humanités sont plus ou moins devenues elles-mêmes des spécialités. Une certaine intransigeance aristocratique de la culture humaniste, qui déniait toute grandeur aux conquêtes scientifiques ou techniques modernes, n'a-t-elle pas retranché les études classiques elles-mêmes dans un camp bardé de science et de technique ? Sans parler de certains hellénistes ou latinistes pour qui l'érudition remplace la culture, ne pourrait-on pas dire que nos études classiques abandonnent l'essence d'une culture humaniste pour spécialiser nos élèves dans la grammaire de Démosthène et de Cicéron ? N'ont-elles pas oublié les vraies nourritures pour des vitamines et des comprimés ? Si c'est le cas, elles donnent beau jeu à leurs ennemis. Car il est difficile de prétendre que parler Démosthène et Cicéron constitue une culture. On peut lire et parler Démosthène ou Cicéron ou tous les deux et être un parfait imbécile, de même qu'on peut exprimer en une quinzaine de langues modernes une pensée qui n'a rien de génial. Anciennes ou modernes, les langues, étudiées en tant que telles, sont objet de curiosité ou d'utilité et non de culture, et la récente invention de traducteurs automatiques en est un signe suffisant. Anciennes ou modernes, les langues ne seront un objet et un instrument de culture qu'étudiées en rapport avec des lois de pensée, de sentiment, de vie, en rapport avec une meilleure connaissance et une meilleure sympathie de l'homme. Certains humanistes fervents, *laudatores temporis acti*, voudraient rayer le latin et le grec du programme des humanités sous prétexte que

[1] L'homme complet et qui sait parler. Définition que Cicéron donne de l'orateur.
[2] JOSUÉ DE CASTRO : *La Géopolitique de la faim*, citant Ortega Y Gasset.

nos bacheliers ne savent plus, comme il y a cinquante ou cent ans, lire *aperto libro* Cicéron ou Démosthène. Je crois bien que Racine, Bossuet, Victor Hugo, voire Alfred de Musset, lisaient plus facilement que nous les textes des anciens. Mais c'étaient, en leur temps déjà, des exceptions et au surplus, je ne crois pas que là ait consisté leur culture. Le latin classique était pour saint Augustin à peu près ce qu'est pour nous la langue de Montaigne. Latin et grec ont toujours été, dans les temps modernes, des langues de culture, donc d'étude, de formation et non d'usage pratique. Et je me demande si ce n'est pas un *bluff* et une erreur de préparer huit ans nos collégiens à traduire sans le secours d'aucun dictionnaire un texte où bien des professeurs de faculté, à supposer qu'ils le rencontrent pour la première fois, commettraient pas mal d'inexactitudes et même un ou deux contresens.

Anciennes ou modernes, les langues ne peuvent figurer au programme des humanités que comme étude du langage en tant qu'expression d'une forme de pensée ou d'une forme du sentiment esthétique. Savoir, par exemple, comment le mot *focus*, le foyer, en est arrivé à désigner ce que contient le foyer, c'est-à-dire le feu, et a pris la place du mot *ignis*, comment le mot *tempestas* finit par ne plus signifier une température bonne ou mauvaise, mais seulement un état troublé de l'atmosphère, est peut-être plus important que de connaître à fond la règle du gérondif et de l'adjectif verbal à une époque donnée[1]. Goûter poétiquement l'intense poésie de la dixième églogue est certainement plus proche des humanités que de connaître parfaitement la flexion de tous les mots qui la composent. On dira que l'un n'empêche pas l'autre, mais ceci est une autre question.

Un excellent usage des langues au programme des humanités est, comme le dit Meylan, de faire connaître suffisamment sa langue maternelle « pour s'approprier les plus précieuses valeurs élaborées par l'homme, et pour communier avec ses semblables en ces valeurs. Car tout d'abord, de même qu'on n'apprend à se connaître qu'en apprenant à connaître autrui, on ne connaît sa langue maternelle que dans la mesure où l'on en connaît au moins une autre, et où l'on a pris conscience des différences qui l'en distinguent »[2]. Les ennemis des langues classiques l'attendent au contour et prétendent qu'une langue synthétique comme le latin ne peut simplifier ou faciliter celle du français, qui est analytique. Voire. L'intention des humanités n'est pas de simplifier ou faciliter quoi que ce soit ce qui est plutôt le rôle de la machine, mais de mieux pénétrer, de mieux s'assimiler une langue, une pensée et, par comparaison, de mieux connaître les lois générales de la pensée et du langage comme la plus authentique manifestation de l'homme à travers tous les temps. Et nous n'avons

[1] Bourciez, ouvrage cité.
[2] Meylan : *Les Humanités et la Personne.*

que faire de la quantité, la science au kilo n'a aucune espèce de rapport avec la culture. De même qu'un organisme vivant n'a pas englouti toute la nourriture des organismes qui l'ont précédé mais en garde l'essence, l'intention et la finalité, l'homme d'aujourd'hui ne s'accomplit pas en absorbant « comme qui dirait d'un entonnoir » mais, par fidélité à sa propre nature, en restant essentiellement ce qu'il a été pour devenir non seulement ce qu'il est, mais ce que fera de lui son destin.

Nous voici trop compromis pour ne pas risquer la folie de proposer un programme des humanités. Un parmi tant d'autres, sans prétention, et je ne cherche même pas à m'en excuser.

Les humanités actuelles sont rongées par les deux bouts. L'école primaire enseigne *de omni re scibili* aux dépens de sa mission propre, qui est d'enseigner à lire, écrire et compter. L'université impose au collège ses propres spécialisations. Le collège doit être rendu à sa fonction, celle des études classiques.

Les quatre premières années du collège seront communes, elles comportent le grec, le latin, une langue vivante à part le français. Ne discutons même pas d'inventions aussi dépourvues de sens que le latin par la joie et le grec sans larmes à l'usage des jeunes filles. Il n'y a pas d'instruction sans joie, pas plus que sans labeur et douleur.

Il ne faut pas craindre d'utiliser (nous ne disons pas d'écraser) la mémoire à l'âge où cette faculté est dans sa fleur, mieux où elle est la forme même de l'intelligence. On apprend à jouer du piano en faisant des gammes, on apprend les déclinaisons et les conjugaisons en mémorisant.

Quatre années suffisent, non pour lire *aperto libro* n'importe quel texte, ce qui est une utopie, mais pour étudier personnellement et avec fruit, au moyen des instruments appropriés, la plupart des auteurs grecs et latins. C'est après la quatrième année des humanités que doit être fixée l'épreuve des langues anciennes au point de vue grammaire, syntaxe et vocabulaire. Nous n'avons pas à faire des hellénistes ou des latinistes, ce qui appartient à la faculté des lettres, mais des humanistes.

Les dernières années du collège, avec une distribution d'heures adaptée aux embranchements classique, scientifique, technique et commercial, conserveront cependant une base commune d'enseignement humaniste. En ce qui concerne les langues, on donnera la majorité des heures à l'étude des textes et des œuvres plutôt qu'à la grammaire et au vocabulaire. Les études de textes sont la clef de toute littérature. Plutôt que de faire la chasse aux corrigés et aux dictionnaires sous prétexte qu'ils sont des oreillers de paresse, enseignons à en faire des instruments de travail ; poussons les élèves à la lecture des textes et, pourquoi pas, des traductions excellentes que nous en possédons aujourd'hui avec le texte en regard. C'est par des traduc-

tions existantes qu'on apprend à traduire, par des comparaisons entre traductions qu'on pénètre mieux la valeur d'un texte et les ressources de sa propre langue. Cette méthode permet d'aborder les œuvres dans leur ensemble. Vingt heures de grec ainsi employées à lire le *Banquet* laissent plus de fruit aux élèves que les mêmes heures usées sur quatre ou cinq pages de traduction ; en outre, ce système a quelque chance de faire que l'élève, au lieu de vendre ses manuels à la fin des classes, trouve à sa petite bibliothèque humaniste un goût qui ne s'éteint pas avec la fin des études.

L'élève des branches classiques apprendra des sciences et de la technique ce qu'elles ont de contenu humain, les principes, les tendances actuelles. Tout ce qu'il en saura de plus, s'il n'entre pas dans une carrière scientifique ou technique, ne lui servira de rien.

Inversement l'élève des branches techniques et scientifiques ne sera pas complètement coupé de la culture classique, il saura que l'utilité immédiate n'est pas tout. De l'avis d'un savant économiste, M. André Siegfried, la supériorité de l'esprit occidental dans les domaines scientifiques et dans l'organisation ne tarderait pas à baisser et à s'éclipser si elle ne repose sur les bases de la culture gréco-latine, qui seule maintient le rôle régulateur de la raison et le sens de la mesure.

A la fin de son enseignement en paraboles, Jésus compare le bon maître à un homme qui tire de son trésor des choses anciennes et des choses nouvelles. *Nova et vetera.* Pas *tout* ce qui est ancien, ni *tout* ce qui est nouveau. Mais *tout* ce qui est nécessaire à l'accomplissement temporel et spirituel de l'homme.

Bien méditée, cette formule pourrait nous faire mieux comprendre non seulement la doctrine surnaturelle du royaume des cieux, mais encore une loi fondamentale de l'accroissement et du développement de l'esprit dans sa condition charnelle.

Chanoine MARCEL MICHELET.